

La science des rêves
La vie rêvée
The Science of Sleep — France 2006, 105 min

Carlo Mandolini

Number 246, November 2006, January 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58997ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mandolini, C. (2006). Review of [La science des rêves : la vie rêvée / *The Science of Sleep* — France 2006, 105 min]. *Séquences*, (246), 49–49.

LA SCIENCE DES RÊVES

La vie rêvée

Il faut savoir s'attendre à tout d'un film de Michel Gondry. Il faut se préparer à se frotter à un univers coloré, complètement débridé et profondément personnel. Un univers où s'amalgament des esthétiques multiples destinées à forcer le spectateur à s'ouvrir à une représentation et, surtout, à une interprétation du monde profondément originale.

CARLO MANDOLINI

La **Science des rêves** raconte l'histoire de Stéphane Miroux, un jeune mexicain d'origine française qui débarque à Paris pour occuper, grâce à sa mère, un poste chez un éditeur de calendriers. Mais devant la monotonie étouffante de ce boulot, Stéphane trouve son oxygène et sa raison d'être dans une existence où le rêve prend le dessus sur le réel, pour le meilleur et pour le pire. Et le pire survient lorsque cette ambivalence existentielle vient troubler son idylle naissante avec Stéphanie.

Gondry, l'éternel enfant... a fait de La Science des rêves l'expression d'un imaginaire d'enfant.

Pour **La Science des rêves**, Michel Gondry a conçu un univers tout en papier mâché, en boîtes de carton, en boules de ouate, en papier cellophane et en bricolages de toutes sortes.

Dès les premières secondes du film, Gondry nous plonge dans un univers onirique où les objets perdent leur sens premier et autorisent (et même encouragent) un dérapage *merveilleux*. Ce dérapage, pas toujours contrôlé, permet à Gondry d'insuffler l'aléatoire et l'onirique dans la vie concrète de son personnage principal et, du même souffle et avec la même conviction, de faire intervenir le cartésien et le scientifique dans sa vie rêvée. Stéphane cherchera d'ailleurs à contrôler, à l'aide d'une machine, le mouvement de ses yeux durant le sommeil (c'est tout le paradoxe illustré par le titre).

Dans ce contexte, où tout est prétexte pour se lancer dans une vaste opération de déconstruction du réel, le récit n'est finalement qu'un tremplin. Tout comme la vie éveillée sert de rampe de lancement au rêve et à ses métamorphoses.

Or, d'un côté comme de l'autre, Stéphane se retrouve dans une impasse. La vie éveillée exige ses règles, sa normalité, sa prévisibilité (« Si tu dis que tu seras là, sois là », lui dit en substance Stéphanie, sur un ton de reproche). Mais contrôler ses rêves, c'est nier un processus de libération fondamentale.

D'où cette confusion existentielle qui pousse Stéphane au bord de la dépression et du décrochage (tout comme Joel, dans **Eternal Sunshine...**, « décroche » dès le début du film de son existence concrète et « normale »). D'ailleurs, en tant qu'aspirant illustrateur, Stéphane se spécialise dans l'illustration de scènes de catastrophe (écrasements d'avions, tremblements de terre, inondations, conflits armés, etc.). Mais Stéphane semble plus naïf que Joel. Il a moins conscience de souffrir d'un décalage par rapport à la Cité et à la vie réelle.

Pour répondre dignement à cet état d'esprit, Gondry plonge tête première dans une esthétique très naïve. Gondry, l'éternel enfant (on l'avait remarqué déjà dans ses vidéoclips), a fait de **La Science des rêves** l'expression d'un imaginaire d'enfant. Les effets visuels, les décors et même le déroulement narratif (l'humour scatologique du personnage d'Alain Chabat) sont en effet typiques d'une imagination dépouillée de toute prétention (et de tout respect) académique. Tout est bric-à-brac,



Une vaste opération de déconstruction du réel

recupération et recyclage... Tout est postmoderne, quoi !

Évidemment, ceci peut déstabiliser le spectateur, ou au contraire le séduire complètement, tant il sera émerveillé par cet imaginaire riche en thèmes, en couleurs et en possibilités.

Mais si on y regarde de plus près, **La Science des rêves** peut aussi nous laisser perplexe. En fait, le malaise déjà présent lors d'**Eternal Sunshine** ne s'est pas tout à fait dissipé. Que reste-t-il vraiment de cette expérience esthétique et narrative qu'on nous propose ? Que va-t-on retenir de fondamental au-delà de l'exercice de style ? C'est qu'avec son parti pris esthétique qui fait la part belle à la matière, Gondry ne réussit pas toujours à atteindre une dimension émotive et narrative tout à fait convaincante. Cette esthétique du collage et du kaléidoscope visuel ne devrait-elle pas, comme une mosaïque, trouver son aboutissement dans la formation d'un tableau plus vaste, porteur de sens ?

On pourra bien sûr rétorquer que, comme un rêve, ce film n'a pas à se concrétiser dans la formulation d'un sens et que, conséquemment, le processus de déconstruction n'a pas à préciser en bout de parcours une quelconque structure.

Pourtant de Resnais à Gilliam, et tant qu'à y être de Maya Deren avant eux, plusieurs auteurs ont su donner forme et substance à la déconstruction onirique. Le cinéma de Gondry (dans sa forme long métrage) est peut-être encore un *work in progress*. Un jour il trouvera certainement la forme qui convient. Il est donc essentiel de le suivre. Et en cela, il est peut être déjà un cinéaste important de son époque. **S**

■ **THE SCIENCE OF SLEEP** – France 2006, 105 min. – Réal. : Michel Gondry – Scén. : Michel Gondry – Images : Jean-Louis Bompont – Mont. : Juliette Welfling – Mus. : Jean-Michel Bernard – Son : Dominique Gaborieau, Guillaume Le Bras, Guillaume Sciana – Dir. art. : Ann Chakraverty, Pierre Pell, Stéphane Rosenbaum – Cost. : Florence Fontaine – Int. : Gael García Bernal (Stéphane), Charlotte Gainsbourg (Stéphanie), Alain Chabat (Guy), Miou-Miou (Christine Miroux), Emma de Caunes (Zoé), Aurélie Petit (Martine), Sacha Bourdo (Serge) – Prod. : Georges Bermann, Frédéric Junqua – Dist. : Warner.